

L'espace Bonhomme, réflexions

Après avoir quitté la Cerniaz, on a gagné le chalet du Bonhomme, puis la villa sus-jacente. Et enfin l'on a pu monter à l'arrière pour se retrouver au haut de la colline, qui n'est que ce vaste environnement de pâturages constitué par les champs qu'autrefois l'on avait créés et puis cultivés avec patience pendant des siècles. Pas loin de trois si l'on estime que l'on vint défricher là dès la fin du XVIe.

Au Bonhomme, on avait pu voir la pierre de réemploi positionnée à côté de la porte d'entrée. Elle révèle la date de 1616. Elle correspond à la première bâtisse établie en ces lieux, alors que justement le défrichement de l'endroit, non pas forcément commençait, mais se poursuivait avec plus d'intensité. Elle fut construite par Abraham Rochat dit Bonhomme, d'où le nom du site.

Dès le début du XVIIIe siècle s'établirent là à leur tour plusieurs autres bâtiments. D'aucuns, modestes, placés à quelques distance les uns des autres, disparurent. Les autres subsistèrent. Ils étaient encore trois et de gros volume, à la fin du XIXe siècle. Il y avait là le chalet du Bonhomme-dessous, ayant longtemps appartenu à divers propriétaires, dont les Mayor ; la ferme du Bonhomme, propriété des Mouïsons, qui n'étaient autres que les descendants de ce Pierre Abraham Rochat qui régnait joliment en maître sur le site au début du XVIIIe siècle ; et enfin le chalet du Bonhomme-Dessus, qui devait disparaître, par les flammes on le suppose, à la fin du XIXe siècle. Il était celui de ces mêmes Mouïson qui, au fil des décennies, s'étaient constitués là-haut un vaste domaine. Ce furent ces mêmes qui auraient fabriqué les premiers vacherins au village. Ce qui ne saurait être prouvé.

Ce vaste territoire figure naturellement sur nos différents cadastres. Il y avait donc tous ces champs devenus aujourd'hui pâturages. Phénomène pareil à celui de toutes ces immenses surfaces situées un peu trop en altitude pour être toujours cultivées. On les abandonna purement et simplement à la dent des bovins qui trouvèrent là un fourrage de qualité. La régularité des sols par contre disparu, au point qu'il est souvent difficile aujourd'hui d'imaginer qu'en de telles zones l'ont ait pu non seulement pratiquer les fenaisons ordinaires, mais souvent aussi procéder à des cultures, orge, seigle et même pommes de terre. Et pourquoi cela, à plus de 1100 mètres ? Pour la simple raison que ces pentes connaissaient moins le gel que les bas. Certes, du froid descendait des forêts et puis de la colline, mais il ne restait pas à mi-côte, il descendait vers les pâturages du bas où il stagnait. On le constate aisément alors que le givre a blanchi cette zone, au point de faire croire parfois qu'il s'agit de neige, et que la colline, vite exposée au soleil, n'en présente plus aucune trace dès que celui-ci s'est levé. Il s'agit-là d'un microclimat favorable et apte aux labours.

Ce temps est bien loin. Les Mouïsons, mal dans leurs affaires au village suite à l'incendie de leurs maisons, durent se résoudre à vendre le Bonhomme aux Grobéty de Vallorbe, marchands de farine. Ce dut leur être un déchirement,

mais nécessité oblige. Feu donc le domaine de là-haut où les générations avaient pu se succéder. Il est probable que l'on ait pu habiter ici à l'année. Mais il est aussi possible que peu à peu l'on en vint à ne plus utiliser la zone que comme apport pendant la belle saison, mangeant le foin jusqu'à son épuisement dans la ferme, et puis, aux portes même de l'hiver, redescendant au village où l'on avait le domaine de base. Dans tous les cas, la famille, nombreuse, était celle qui possédait le plus de terre. Il suffit de consulter le cadastre de 1875 pour le constater. Les pages défilent et ce sont toujours des propriétés des Mouison dont on parle.

C'était donc là leur royaume. Il le fut pendant pas loin d'un siècle et demi. On peut les imaginer dans leurs activités alpestres et agricoles en ces lieux plein de charme et alors que le soleil descend déjà à l'horizon.

On est donc là, au haut de la colline, à imaginer cette vie ancienne, à tenter de la reconstituer dans ses détails. C'est difficile, tant la solitude est prenante, nous sommes à la fin de décembre, et que l'état des terrains ne permet plus de croire à d'anciennes cultures. Dans tous les cas, on peut être sûr de défrichements anciens, puisque des pierres arrachées péniblement au sol on en a fait des pierriers. Mais aussi de par la présence de ces vastes surfaces planes où au final il n'est pas resté un seul caillou. Des défrichements qui avaient requis la force de multiples bras, ceux de la famille, ceux aussi sans doute des commis que l'on avait pu engager pour ce travail de patience et de courage, sans jamais se désespérer parce que la surface gagnée au fil des ans ne serait pas aussi conséquente qu'on l'avait espéré. Et puis aussi les moyens n'étaient que ceux de l'époque, pelle et pioche, baramine sans doute, et chars et chevaux. De ces véhicules dont on n'imagine plus guère la forme exacte, puisqu'ils ont tous disparu. Ainsi une méthode chasse l'autre, un véhicule vieillit et bientôt devient bois de feu, tandis que l'on a récupéré les fers pour les retravailler.

Ils ont néanmoins laissé la trace de tous ces travaux, presque de titan, pourrait-on dire, alors qu'avant même d'avoir enlevé les cailloux, on avait défriché la forêt et puis enlevé les souches. Avait-on à cet égard procédé par le feu ? Cela aurait été plus rapide, bien qu'un tronc ne se consume jamais sur pied et qu'il faudra de toute manière l'abattre, l'ébrancher et ensuite le débiter. Donc brûlis ou abattage, la différence de travail n'est pas énorme.

Une trace, qui n'est autre que ces vastes espaces qui demeurent et qui offrent aujourd'hui l'herbe abondante de ce pâturage. On peut alors se complaire à imaginer ce qu'il adviendra aux temps à venir. Toujours servis aux mêmes fins d'élevage, et cela pendant des décennies encore, voire des siècles. C'est possible. Mais il faut pour cela considérer que l'humanité puisse poursuivre la trajectoire qu'elle suit actuellement. Et si plutôt que de servir encore et toujours à nourrir du bétail, l'homme s'était décidé, par simple manque, à retrouver la culture en ces lieux ? Et si ainsi l'on recommençait à y labourer ? Mais alors, avec quels moyens, puisque ceux d'aujourd'hui seraient devenus obsolètes, réclamant trop de ce fameux combustibles qui aurait disparu ?

On est donc là à penser à toutes ces choses. Et à d'autres encore. Considérant aussi qu'alors nous-mêmes nous aurons passé, sans laisser un seul souvenir, un simple nom sur quelque registre oublié

Pense, homme simple et tranquille qui a arrêté tes pas aujourd'hui sur cette colline, et qui regarde le Bonhomme et sa villa plus bas, et qui jette aussi un œil là-bas où se profile cette Dent, mais vue d'ici, d'une forme qui n'est pas vraiment formidable. Admire aussi cette forêt qui enserre la colline. Ces bois gagneront-ils de l'espace, seront-ils au contraire refoulés vers ces derniers îlots de verdure parce qu'ils seront à nouveau devenus une source précieuse d'énergie ?

L'homme pense, mais il n'a pas cette capacité de tout deviner de ces devenirs. Trop de composantes font qu'ils restent dans l'ombre de ces vastes temps futurs. Il y a une sorte de brouillard. Il n'y a même plus cette luminosité qui vous frappe aujourd'hui, alors que le soleil descendu à l'horizon vous aveugle à chaque fois que vous jeter votre regard vers le couchant, là même où très bientôt vous porterez vos pas. Pour aller à la rencontre d'autres pâturages près desquels vous vous poserez assurément les mêmes questions. Aujourd'hui lancinantes, non pas forcément inquiètes, simplement curieuses, philosophiques surtout !



Le Bonhomme et sa pierre sur laquelle on peut lire la date de 1616. A voir ci-dessous.





La villa dans son extrême nudité.



Des surfaces étonnantes.



A l'ancienne



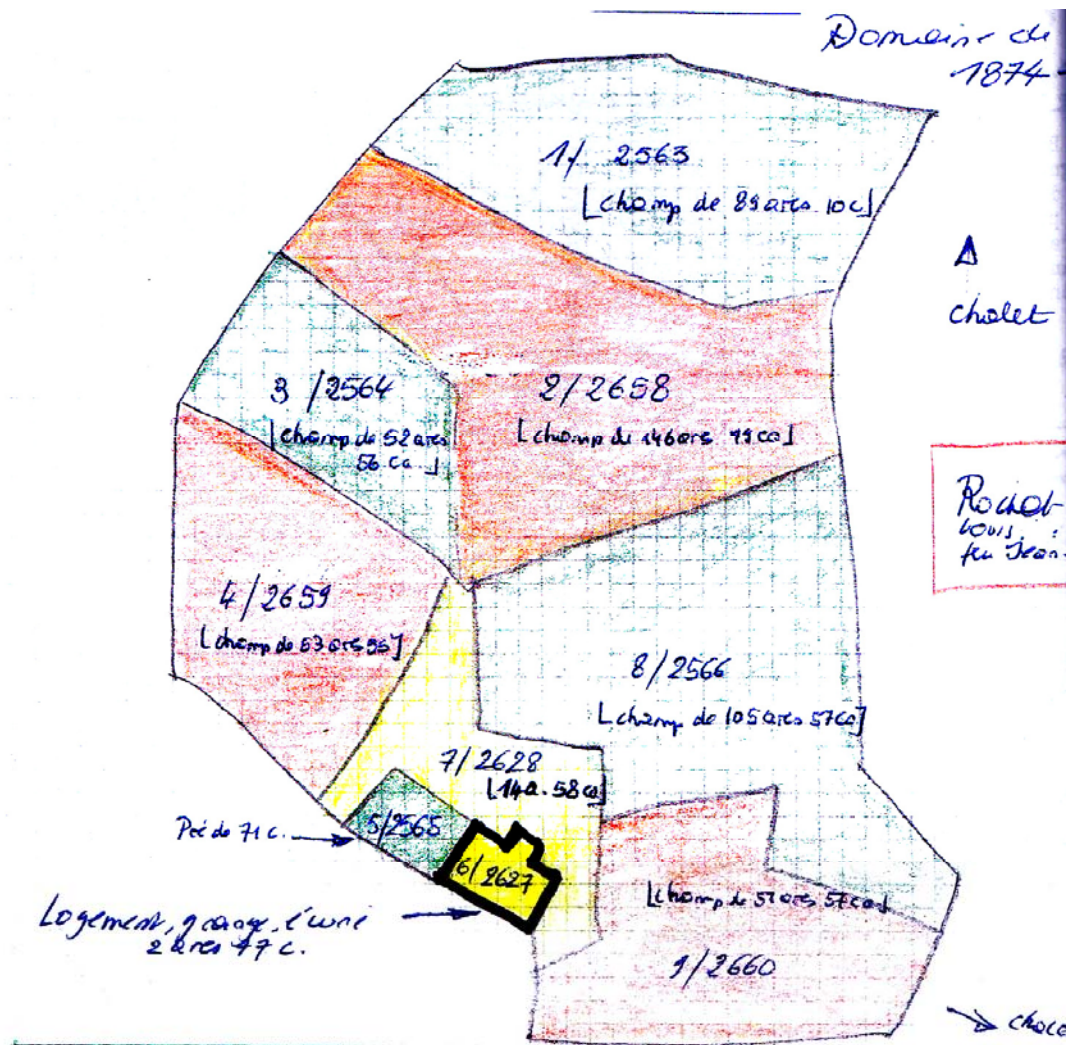
Carte frontière de 1785 (IGN). On repère aisément les trois bâtiments qui allaient encore durer près d'un siècle. Tous les autres ont déjà disparu.



Si l'on ne connaît aucune photo ancienne du chalet du Bonhomme, et surtout pas sous forme de pâturage, par contre l'on en possède deux de la villa du Bonhomme, ici encore toute pimpante et avec deux uniques arbres de proximité qui viennent par ailleurs d'être plantés. C'est la grande vie pour les Grobéty, marchands de farine à Vallorbe où ils possèdent de même une superbe villa, presque un petit château.



Une carte postale des années 1910, la vue fut prise du haut du rocher de l'Aouille et montre surtout le village des Charbonnières, révèle l'ancienne ferme du Bonhomme et le chalet d'alpage sous-jacent. La ferme paraît être sans toit, probablement détruite par un incendie. On ne peut que regretter l'absence de tout autre document quand à cette bâtisse, fief des Mouïson.



Rochat Isaac Frédéric
Louis Samuel
Charles Auguste
Eugène Moïse
Jules Séraphin
Emile Henri
[feu Pierre Moïse Edouard]
N° 2563 - 2564 - 2565
2566

Rochat Isaac Louis Moïse feu Jean
pour 1/2
Rochat : Isaac Frédéric
Louis Samuel
Charles Auguste
Eugène Moïse
Jules Séraphin
Emile Henri
[feu Pierre Moïse Edouard
pour 1/2]

-50-
2627 Estirage de 02 vaches 54 ares 18 ca
+ 2628 cholet de 2 ares 43 ca en l'air dans 2630. 2632 courtil
2630 Estirage de 9 vaches 10,2 vaches et de 3273 ares 2633 Estirage de 12 vaches 36 ares

Copie du cadastre de 1875. On le voit donc, rien que des champs, avec la ferme située au bas de ceux-ci.

Le chalet inconnu



Pour des raisons assez confuses, on a toujours imaginé que ce chalet puisse être celui du Bonhomme-Dessus. Rien ne permet de le confirmer !